

Un itinéraire exemplaire

Entretien avec Yazîd Kherfi
Éducateur

De la prison à la formation de futurs juges et policiers, tel est le parcours peu commun de Yazîd Kherfi.

Ce qui a changé sa vie? La rencontre de personnes qui ont su reconnaître ses richesses et lui ont fait confiance.

Il raconte cela dans un livre passionnant, Repris de justesse¹.

Cahiers de la Réconciliation

Qu'est-ce qui vous a conduit à la violence, lorsque vous étiez jeune?

Yazid Kherfi : Je pense que le premier facteur a été l'environnement. Quand j'étais petit, nous habitions dans une petite maison, mais comme nous étions une famille nombreuse, on nous a imposé d'aller habiter à la Cité du Val-Fourré, à Mantes la jolie, sans que mes parents aient pu s'opposer à cette décision. Or quand on vit dans un quartier pauvre, où il y a déjà des jeunes engagés dans un circuit de délinquance, on a plus de risques de leur ressembler. Nous n'avions pas de loisirs, beaucoup de copains volaient sans se faire attraper, et j'ai fini par considérer que voler n'était pas un acte grave. Mais l'entrée dans le cycle de délinquance est aussi lié au regard que les gens portent sur nous. A partir du moment où ils nous considèrent comme des «mauvais», nous commençons à ressembler à ce qu'ils pensent de nous. L'école aussi a joué un rôle important. Je n'étais pas bon en maths, j'ai redoublé des classes et me suis retrouvé en 6ème de transition. A ce moment-là, je me suis vraiment mis dans la tête que je faisais partie des mauvais élèves. Ce sont les trois facteurs les plus importants, qu'on retrouve chez beaucoup de jeunes qui deviennent

L'entrée dans la délinquance est liée en partie au regard que les gens portent sur nous.

A partir du moment où ils nous considèrent comme des « mauvais » nous commençons à ressembler à ce qu'ils pensent de nous.

délinquants. De plus, en ce qui me concerne, j'ai eu du mal à trouver ma place au sein d'une famille nombreuse et je me sentais bien plus à l'aise au milieu de ma bande que dans ma famille.

C. R. Vous faites allusion au manque de communication dans votre famille. Par exemple, votre père ne vous a jamais dit ce qu'il était, ce qu'il avait vécu?

Y. K. : A aucun moment mes parents ne nous ont parlé de leur histoire. C'était un sujet tabou parce qu'il y avait beaucoup de souffrances. Pour nous, c'était très dur parce qu'on ne connaissait pas notre histoire, on ne savait pas d'où on venait, finalement. J'ai vraiment commencé à comprendre le passé de mes parents lorsque je suis allé en Algérie avec mon père, à l'âge de 23 ans. Là, il avait la tête haute, et j'ai compris qu'il avait vécu une autre vie, valorisante, avant de se sentir humilié en France.

C. R. : Un élément m'a frappé dans votre livre. C'est votre intense volonté de vivre, laquelle s'est d'abord exprimée dans la délinquance, puis dans un autre choix. Une volonté de ne pas fonctionner au rabais, en quelque sorte.

Y. K. : Tout à fait. Mes copains et moi constatons l'humiliation et la honte de nos parents, qui étaient complètement méprisés, dévalorisés, et nous ne voulions absolument pas leur ressembler. Or ce qui est le plus dévalorisant, c'est d'être clochard : les gens passent à côté de toi sans te regarder, tu n'es rien, c'est très dur. Alors que dans les quartiers, si tu es voyou, que tu sors de prison, que tu as une belle voiture, tu es très valorisé. Le jeune qui appartient à une bande se sent reconnu, en sécurité, et il a l'impression d'être aimé. Si ces besoins de base ne sont pas satisfaits dans la vie honnête, le jeune va tenter de les trouver dans une bande.

C. R. : Vous avez fait plusieurs séjours dans différentes prisons françaises. Le bilan que vous en tirez aujourd'hui est nettement négatif.

Y. K. : Je pense que la prison est un milieu néfaste pour plusieurs raisons. Tout d'abord, par définition, il n'y a en prison que des gens qui ont commis des délits, et ils ont à peu près tous le même itinéraire. On y vit vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec des personnes qui ont la rage contre la société et qui se considèrent comme des victimes, avec des propos du genre : «Regardez, ils nous enferment comme des animaux ». On ne risque donc pas d'avoir une image positive de la société en sortant de prison. Deuxièmement, c'est un lieu où des délinquants de différents niveaux se retrouvent ensemble par exemple, le petit voleur de voitures peut être en cellule avec un braqueur ou un dealer qui vont lui apprendre des trucs pour mieux voler. C'est donc vraiment une école du crime. Enfin, on se fait de vrais amis en prison. En bref à la sortie, le jeune en veut à la société, sait mieux voler et possède un carnet d'adresses.

C. R. Quels sont les éléments qui ont provoqué un changement d'orientation dans votre existence?

Y. K. : Vous savez, au bout d'un certain temps, on devient manichéen, comme les gens d'en face. Eux se disent que nous sommes des voyous nous, nous les considérons comme des ennemis puisqu'ils ne nous aiment pas. On ne peut changer que si les gens d'en face changent, que si leur regard sur nous est différent. En ce qui me concerne, à un moment donné, je devais être expulsé en raison des lois Pasqua, puisque je suis de nationalité algérienne. Mais beaucoup de gens se sont alors mobilisés pour empêcher mon expulsion : des travailleurs sociaux, des habitants de Mantes, et même le maire. Mes frères, très actifs dans le mouvement associatif de la ville, avaient dit : "Nous faisons beaucoup de choses pour la ville de Mantes, on aimerait que vous fassiez quelque chose pour nous. Notre frère va être expulsé, il faut l'aider." J'ai alors constaté que des gens que je considérais comme mes ennemis venaient me tendre la main pour m'aider, et pour la première fois, j'entendais dire que j'étais quelqu'un de bien. Cela m'a beaucoup bousculé.

C. R. : Un homme a joué un rôle important dans votre vie à cette époque.

Y. K. : Effectivement. En sortant de prison, j'étais assigné à résidence, ce qui signifie que pendant un an, je devais pointer toutes les semaines au commissariat et que je ne devais ni travailler ni quitter Mantes-la-Jolie, ce qui me mettait vraiment en situation de précarité. Gérard Guérinet, le directeur de la Mission locale, trouvait cela complètement absurde et m'a dit : « Tu as passé un diplôme de comptable en prison. Si tu veux, je te propose de venir faire bénévolement la comptabilité de la Mission locale, et je te donne 500 F par semaine d'argent de poche. » J'ai accepté, ce qui m'a permis de découvrir le travail social. A la Mission, on recevait des jeunes en difficulté, dont certains qui sortaient de prison, et je me reconnaissais pleinement en eux. J'ai sympathisé avec le directeur et je me suis beaucoup confié à lui. Il faut savoir que les jeunes délinquants ont beaucoup de souffrances intérieures et un grand besoin de se confier. J'ai trouvé en lui un deuxième père, qui a grandement contribué à faire de moi ce que je suis aujourd'hui. Quand une personne t'aime, tu t'accroches à elle en la considérant comme un parent et tu peux être prêt alors à changer de vie.

C.R. Vous-même, par la suite, avez ressenti ce sentiment de responsabilité vis-à-vis des plus jeunes, qui risquaient de prendre un chemin de délinquance.

Y. K. : Au fil du temps, j'ai pris conscience des souffrances et des carences affectives de tous ceux qui avaient un itinéraire comme le mien, de leur sentiment de n'être écouté par personne. Ces jeunes n'ont pas d'adulte qui puisse les soutenir, ils cherchent une main tendue, parfois même un deuxième père ou une deuxième mère. Il faut donc s'appuyer sur cela et les aider, plutôt que de les stigmatiser continuellement en les traitant de bons à rien. J'ai beaucoup milité pour faire comprendre aux pouvoirs publics que les jeunes se sentaient méprisés, qu'ils constataient l'important clivage entre les belles rues du centre-ville et les quartiers laissés à l'abandon.

C. R. Votre livre débute par un vibrant remerciement aux personnes qui vous ont aidé, en particulier à votre femme. Fonder un foyer a-t-il joué un rôle important dans votre évolution ?

Y. K. : Oui, c'est un rôle définitif. Le fait d'être marié, d'avoir une vraie famille et de voir mes enfants grandir me donne beaucoup de joie. C'est très émouvant. Souvent, dans les quartiers, quand un jeune tombe amoureux, il s'éloigne tranquillement avec sa copine et va faire sa vie ailleurs. Je pense que si j'étais célibataire, je serais beaucoup plus tenté de recommencer. Mais j'ai aujourd'hui une stabilité que je n'ai jamais connue auparavant.

C. R. : Vous avez fait finalement un beau parcours, et, dans votre ouvrage, vous racontez votre fierté d'être nommé directeur d'un centre social.

Y. K.: Cela a été une étape importante pour moi. Devenir directeur, c'était quelque chose d'impossible, comme lorsqu'un jeune footballeur rêve d'être champion du monde. J'avais passé une licence de sciences de l'éducation, mais cela ne signifiait pas grand-chose pour mes parents, qui n'étaient jamais allés à l'école. Par contre, être directeur en France, c'était quelque chose d'important, surtout pour les membres de ma famille qui étaient restés en Algérie.

C. R.: Aujourd'hui, vous êtes consultant sur les problèmes de banlieue, par ailleurs souvent médiatisés. Quel regard portez-vous sur votre action?

Y. K. : Ce que j'ai commencé à faire comme modeste militant de quartier, par exemple en défendant les petits contre la mairie, je le poursuis maintenant à un niveau supérieur comme consultant. Je comprends mieux l'être humain, je peux m'asseoir en face de racistes, de policiers, de juges sans avoir de rage. Cela me fait plaisir de constater que, lorsque je parle aujourd'hui, les gens m'écoutent, alors qu'on m'a longtemps dit que j'étais quelqu'un de nul, d'irréparable. Et maintenant, lorsque j'interviens dans les écoles de la magistrature ou les écoles de police, la première chose que je dis, c'est « Un jour, vous m'avez dit que j'étais irréparable et que je devais quitter la France, et aujourd'hui je viens vous donner un cours. » Cela les bouscule.

Propos recueillis par Jacques Lecomte